

# Site web MRS

Maison de la Recherche en Sciences Humaines  
Université de Caen Basse-Normandie

## Mémoires de Guerre. Témoignages de la Seconde Guerre mondiale

30 mai 2012 - 9H30 Mémorial de Caen  
inauguration du site web

→ [www.unicaen.fr/memoire-guerre](http://www.unicaen.fr/memoire-guerre)



*Récits de Normands et de Toscans  
Racconti di normanni e di toscani*

Plaquette  
téléchargeable  
sur le site

**Normandie et Toscane:**  
deux fronts de guerre européens de l'été 1944

### Équipe site web

Pilote et responsable: Viviana AGOSTINI-OUAFI, EA 4254 ERLIS Université de Caen Basse-Normandie

Développement et maintenance: Maxime LEGEAY

Gestion et remplissage: Grégory HOUDUSSE  
avec la collaboration du Pôle Numérique de la  
Maison de la Recherche en Sciences Humaines  
et du Webmaster de la MRSW Ronald MINOT

UNICAEN  
université de Caen  
Basse-Normandie

UFR LVE

ERLIS

MRSW  
NORMANDIE - CAEN  
Maison de la Recherche  
en Sciences Humaines  
ORP - Institut de Caen Basse-Normandie

CNRS

CAEN-NORMANDIE  
Mémorial  
CITÉ DE L'HISTOIRE POUR LA PAIX

[Français](#) | [English](#) | [Deutsch](#) | [Italiano](#) | [русский](#)

# MÉMOIRES DE GUERRE

TEMOIGNAGES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Recherche

TEMOIGNAGES    EVENEMENTS    ACTIVITES SCIENTIFIQUES    ACTIVITES EDUCATIVES

Colloque International Mémoires de Guerre

Prochains événements

Colloque International sur les Mémoires de Guerre  
30 Mai 2012  
Le mercredi 30 mai 2012 au Mémorial de Caen et le jeudi 31 à la Maison de la Recherche en Sciences Humaines de l'Université de Caen se tiendra un colloque international sur les mémoires de guerre de plusieurs archives normandes et toscanes ainsi que sur le site web MRSN qui les abrite.

Voir ►

Derniers témoignages ajoutés

**Le Débarquement vécu à 10 kilomètres à l'est de Cherbourg**  
Madame Lecoffre raconte en 1979 son expérience du Débarquement. Expulsée par les Allemands en mai 1944 de son habitation, elle et son fiancé apprennent par des éleveurs de Sainte-Mère-Eglise rencontrés à la foire de Valognes le déclenchement des opérations. Suite à des propos défaitistes envers...  
Lire ►

**Saint-Lô sous les bombes**  
Jean Roger vient de fêter ses 18 ans quand éclate la Seconde Guerre mondiale. En 1944, le jeune agent des contributions habite Saint-Lô. C'est en 1984 qu'il écrit ses souvenirs de cette période. Le récit de Jean Roger a déjà été publié à l'occasion du 50e anniversaire du Débarquement et de la...  
Lire ►

**Témoignage d'un quettehouais**  
Alfred Mouchel, éleveur du Val-de-Saire, riche contrée située dans la pointe nord-est du Cotentin, nous livre ici un double témoignage. Dès 1947, l'homme, amoureux d'arts, belles lettres, poésie et peinture, propose un premier récit de son histoire vécue du Débarquement et de la bataille se...  
Lire ►

Nous contacter ►

Faites don de vos récits de guerre ►

Rechercher un document

Mots clés :

Vocabulaire associé:  
Appuyez sur CTRL pour une multiple sélection

- Tous-
  - 1944-1945 (Libération)
  - Bombardement
  - Campagnes et batailles
  - Débarquement (6 juin 1944)
  - Digosville (Manche)
  - Ecoqueneauville (Manche)
  - France

Recherche

## Récits de Normands et de Toscans / Racconti di normanni e di toscani

Aperçu de la page d'accueil du site web / Anteprima della home page del sito web .....	p. 2
Viviana AGOSTINI-OUAFI, Présentation du site web/ Presentazione del sito web .....	p. 3
Quelques (extraits de) récits en version bilingue / Alcuni (estratti di) racconti in versione bilingue.....	p. 7
Madame LECOFFRE, Le Débarquement vécu à 10 kilomètres à l'est de Cherbourg.....	p. 7
Photos illustrant le récit de Madame LECOFFRE / Foto inerenti il racconto della Signora LECOFFRE .....	p. 9
La Signora LECOFFRE, Lo sbarco vissuto a 10 chilometri a est di Cherbourg.....	p. 10
Julien LE BAS, Été 1944 .....	p. 12
Photos illustrant le récit de Julien LE BAS/ Foto inerenti il racconto di Julien LE BAS.....	p. 14
Julien LE BAS, Estate 1944 .....	p. 15
Gilberto GIANNOTTI, La guerra del postino di Cetica.....	p. 17
Foto inerenti il racconto di Gilberto Giannotti / Photos illustrant le récit de Gilberto GIANNOTTI.....	p. 19
Gilberto GIANNOTTI, La guerre du facteur de Cetica .....	p. 20
Margherita BIAGINI, Frammenti di Memoria .....	p. 22
Foto inerenti il racconto di Margherita Biagini / Photos illustrant le récit de Margherita BIAGINI.....	p. 24
Margherita BIAGINI, Fragments de mémoire .....	p. 25
Aperçu du haut de la page d'un récit / Anteprima della parte superiore della pagina di un racconto .....	p. 27
Photos d'objets illustrant les récits / Foto di oggetti inerenti i racconti .....	p. 28

## Présentation du site web

Le site web *Mémoires de guerre : témoignages de la Seconde Guerre mondiale* est le fruit d'une synergie heureuse entre le Pôle numérique de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines de l'Université de Caen Basse-Normandie (UCBN) et l'équipe de recherche EA 4254 ERLIS de l'UFR des Langues Vivantes Étrangères. Le site a pu prendre vie grâce à un financement important octroyé par le Conseil d'Administration de l'UCBN en juin 2011, financement qui a permis la création de deux contrats-étudiants et donc d'un véritable groupe de travail apte à réaliser un projet qui était en chantier, sous notre direction, depuis plusieurs années. En effet, ce petit groupe stable a repris, organisé et traité le travail déjà accompli, en cours, simplement prévu ou à prévoir, d'un ensemble considérable de collaborateurs français ou étrangers (résidant en France ou dans d'autres pays européens) issus du milieu universitaire (enseignants-chercheurs, PRAG, doctorants, lecteurs, étudiants) ou de la société civile (allant d'anciens étudiants à la recherche d'un emploi aux retraités). Tous ont participé au projet en qualité de bénévoles. Leur travail à titre gracieux nous a permis de donner vie à une expérience collective remarquable autant au plan éthique – le don de soi, sans aucun profit – que du point de vue scientifique et pédagogique : il s'agit d'un site web plurilingue et évolutif unique dans son genre, avec une interface en cinq langues (français, italien, allemand, anglais et russe) et plusieurs autres langues éventuellement proposées (espagnol, suédois, croate, arabe...). Nous n'avons trouvé sur la toile qu'un site canadien d'anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale qui consacre un espace à quelques témoignages bilingues.

Le plurilinguisme nous paraît une exigence indiscutable à l'ère de la mondialisation et dans une Europe respectueuse des langues et des cultures multiples qui l'habitent : ce qui fait la richesse et la force de ce continent c'est justement sa variété, et il serait fallacieux de réduire cette variété à un monolinguisme narcissique ou à un anglais international sans identité. Primo Levi, ce grand rescapé italien de la Shoah, a affirmé sans ambages que traduire « c'est faire œuvre de culture et de paix »<sup>1</sup>. Nous aussi nous le croyons fermement : au mythe pessimiste de la Tour de Babel, nous voulons opposer le contre-modèle positif de la Pentecôte<sup>2</sup>. La communication entre les humains n'est pas seulement un rêve réalisable mais un but noble, politique et culturel à la fois, qui doit être poursuivi sans relâche avec tous les moyens disponibles par tous les hommes et femmes de bonne volonté.

Le point de départ de ce projet sur les mémoires de guerre est l'accord bilatéral de décembre 2005 signé à Caen entre les Conseils Régionaux de la Basse-Normandie et de la Toscane, accord qui porte justement sur la mémoire, l'histoire, la démocratie et la paix. C'est pourquoi les témoignages publiés sur le site web concernent pour le moment les fronts de guerre de l'été 1944 situés notamment en Normandie et en Toscane. Dans les deux cas, presque au même moment, la bataille fit rage au milieu des populations civiles qui furent fortement frappées par les bombardements, les représailles, les déportations, l'exode et les difficultés de la vie quotidienne. Dans les mois et les années à venir nous comptons bien évidemment nous ouvrir à tous les fronts de guerre européens et à un nombre plus important de langues et de cultures impliquées dans le conflit (de la Provence à Berlin, de l'Émilie Romagne à l'Autriche et aux Balkans, jusqu'au long front de guerre de l'ancienne Union soviétique, sans oublier l'Afrique du Nord). Des colloques et des séminaires seront organisés par l'équipe de travail et le comité scientifique du site web. Ils réuniront des spécialistes de l'Europe et du monde entier, appartenant à plusieurs disciplines, qui s'intéressent aux récits autobiographiques de la Seconde Guerre mondiale. Les actes de ces rencontres internationales seront ensuite mis en ligne sur le site lui-même et complèteront ainsi l'enrichissement de celui-ci en récits et en traductions.

Le but du projet est surtout de donner la parole aux témoins anonymes de la Seconde Guerre mondiale, non seulement aux soldats et aux résistants mais aussi aux populations issues de toutes les couches de la société. Nous souhaitons que les récits de ces hommes et de ces femmes, traduits en plusieurs langues, contribuent à la création d'une identité européenne commune. La guerre a été une expérience collective douloureuse, partagée par tous les peuples d'Europe : une solidarité humaine nouvelle et une connaissance d'autrui moins stéréotypée et dogmatique naîtront peut-être des souffrances des uns communiquées aux autres<sup>3</sup>. Les témoignages racontent par-

<sup>1</sup> P. Levi, « Traduire et être traduits », in Id., *Le Métier des autres* [1985], trad. fr. M. Schruoffeneger, Paris, Gallimard, 1992, p. 150.

<sup>2</sup> Sur le mythe de Babel dans la *Genèse* et le don des langues aux apôtres, cf. U. Eco, *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, trad. fr. J.-P. Manganaro, Paris, Éditions du Seuil, 1994.

<sup>3</sup> Cf. la réflexion sur l'empathie que Martha Nussbaum développe dans son livre *Les émotions démocratiques. Comment*

fois des histoires tellement originales qu'elles paraissent invraisemblables : lorsque le vrai dépasse la fiction, on rend au réel sa complexité, et au destin de l'être humain la possibilité de jongler entre le hasard et le libre arbitre.

Un autre but de ce projet « Mémoires de guerre » est d'entrer, via Internet, dans les collèges et les lycées car ne pas oublier les erreurs du passé peut aider les générations futures à défendre l'idée d'un monde plus démocratique et solidaire. Le récit est la forme narrative qui se prête le mieux à être écoutée ou lue, même par les jeunes générations, et à être transmise à l'autre : comme le démontrent les derniers acquis de la neurobiologie cérébrale<sup>4</sup>, le propre de l'homme est de désirer communiquer avec autrui, d'abord par le regard et le geste, puis par la parole. Les récits autobiographiques de guerre ont en plus une sagesse, un pathos, issus de la souffrance et des épreuves vécues, qui parlent avec simplicité, force et sincérité au cœur des hommes. Ce ne sont pas des écritures populistes, mais populaires au sens le plus noble du terme : une scolarisation parfois incomplète ou lacunaire rend le récit plus spontané et plus vivant ; avec ses tournures stylistiques savoureuses, sa syntaxe proche de celle de l'oralité et ses choix lexicaux relevant du parlé, familier et parfois dialectal, ce type de récit est quelquefois bien plus passionnant à lire que les textes écrits par certains écrivains.

Dans notre approche transdisciplinaire de ces récits, l'histoire, la géographie, la linguistique et la dialectologie ont été mises au service du narrateur pour rendre à son témoignage toute sa valeur de document, non seulement historique, mais aussi linguistique et culturel. Les notes en bas de page et le riche appareil iconographique qui accompagne chaque récit informent le lecteur et le mettent en condition de saisir toute la portée anthropologique du témoignage. Paroles vivantes d'humains qui n'étaient pas forcément destinés au récit oral ou à l'écriture, mais qui ont été poussés par la violence des événements vécus, parfois malgré eux, à l'introspection et à la narration. Ces paroles se font témoignage chorale, épique, porte-voix de ceux qui n'ont pas eu la chance de survivre à l'épreuve. Le philosophe juif allemand Walter Benjamin, lui-même victime du nazisme pendant la guerre, concluait ainsi en 1936 son étude remarquable sur le narrateur épique et sage, chantre de la tradition orale : « Le conteur est la figure sous laquelle le juste se rencontre lui-même »<sup>5</sup>. C'est cette idée du juste narrant son vécu, et témoignant de l'existence oubliée d'autres justes, que nous voulons valoriser à travers ces récits. À partir des justes d'Europe qui ont su résister, chacun à sa façon, à la pression idéologique, policière et militaire de régimes totalitaires dictatoriaux, à partir de ceux qui ont tenu à témoigner de leur vécu pour donner un sens éthique à leur survie, on pourra peut-être bâtir une idée nouvelle de notre vieux continent et une conscience européenne enfin partagée.

**Viviana Agostini-Ouafi**

Pilote et responsable du projet Mémoires de guerre

Équipe de recherche ERLIS EA 4254 Université de Caen Basse-Normandie

---

*former le citoyen du XXI<sup>e</sup> siècle ?* [2010], trad. fr. S. Chavel, Paris, Flammarion-Climats, 2011.

<sup>4</sup> Cf. le chapitre IV de J.-P. Changeux, *L'homme de vérité*, Paris, Odile Jacob (Poches), 2002.

<sup>5</sup> W. Benjamin, *Le conteur* [1936], in Id., *Oeuvres III*, trad. fr. M. de Gandillac, R. Rochlitz, P. Rusch, Paris, Gallimard (Folio Essais ; n° 374), 2000, p. 151.

## Presentazione del sito web

Il sito web Mémoires de guerre: *témoignages de la Seconde Guerre mondiale* è il frutto di una ben riuscita sinergia tra il Polo digitale della Maison de la Recherche en Sciences Humaines dell'Università di Caen Bassa Normandia (UCBN) et l'équipe di ricerca EA 4254 ERLIS della facoltà di Lingue et letterature straniere. Il sito ha visto la luce grazie a un importante finanziamento da parte del Consiglio di Amministrazione dell'UCBN nel giugno 2011, finanziamento che ha permesso la stipulazione di due contratti di collaborazione con studenti e quindi la creazione di un gruppo di lavoro allo scopo di realizzare un progetto che era in cantiere, sotto la nostra direzione, da diversi anni. Così questo piccolo gruppo stabile ha ripreso, organizzato e trattato il lavoro già compiuto, quello in corso, previsto o da progettare, effettuato da tantissimi collaboratori francesi e stranieri (residenti in Francia o in altri paesi europei). Essi provengono dal mondo accademico (docenti, assistenti, dottorandi, lettori, studenti) o dalla società civile (un ampio spettro che va dai neolaureati, ancora in cerca di lavoro, ai pensionati). Tutti hanno partecipato al progetto come volontari. Il loro lavoro non retribuito ci ha permesso di dar vita a un'esperienza collettiva notevole tanto sul piano etico – il dono di sé, senza nessun profitto – quanto dal punto di vista scientifico e pedagogico: si tratta di un sito web plurilingue ed evolutivo unico nel suo genere, con un'interfaccia in cinque lingue (francese, italiano, tedesco, inglese e russo) e varie altre lingue che sono talvolta proposte (spagnolo, svedese, croato, arabo...). Infatti in rete abbiamo trovato soltanto un sito canadese di reduci della Seconda Guerra mondiale che dedica un certo spazio ad alcune testimonianze bilingui.

Il plurilinguismo ci sembra un'esigenza indiscutibile nell'era della mondializzazione e in un'Europa rispettosa delle molteplici lingue e culture che l'abitano: ciò che fa la ricchezza e la forza di questo continente è proprio la sua varietà, e sarebbe sbagliato ridurre tale varietà a un monolinguismo narcisistico o a un inglese internazionale senza identità. Primo Levi, il grande superstite italiano della Shoah, ha affermato con convinzione che tradurre è «opera di civiltà e di pace»<sup>1</sup>. Anche noi ne siamo fermamente convinti: al mito pessimista della Torre di Babele vogliamo opporre il contromodello positivo della Pentecoste<sup>2</sup>. La comunicazione tra gli esseri umani non è soltanto un sogno realizzabile ma un nobile scopo, al contempo politico e culturale, che deve essere senza sosta perseguito con tutti i mezzi disponibili dagli uomini e dalle donne di buona volontà.

Il punto di partenza di questo progetto sulle memorie di guerra è l'accordo bilaterale del dicembre 2005 firmato a Caen dai Consigli regionali della Bassa Normandia e della Toscana, accordo incentrato su vari temi: la memoria, la storia, la democrazia e la pace. Ciò spiega perché le testimonianze pubblicate sul sito web riguardano per il momento i fronti di guerra dell'estate 1944 concentrati in particolare in Normandia e Toscana. In entrambi i casi, quasi nello stesso periodo, la battaglia si scatenò in mezzo alle popolazioni civili che furono fortemente colpiti da bombardamenti, rappresaglie, deportazioni, sfollamenti e difficoltà della vita quotidiana. Nei mesi e negli anni a venire contiamo senza dubbio di interessarci a tutti i fronti di guerra europei e a un numero più importante di lingue e di culture coinvolte nel conflitto (dalla Provenza a Berlino, dall'Emilia-Romagna all'Austria e ai Balcani, fino al lungo fronte di guerra della ex Unione sovietica, senza dimenticare l'Africa del Nord). Il gruppo di lavoro e il comitato scientifico del sito web si occuperanno anche di organizzare convegni e seminari. Tali eventi vedranno riuniti vari studiosi, non soltanto europei, appartenenti a differenti discipline e interessati alle narrazioni autobiografiche della Seconda Guerra mondiale. Gli atti degli incontri internazionali saranno messi online sul sito stesso e completeranno in tal modo il continuo arricchimento del medesimo in racconti e in traduzioni.

Lo scopo del progetto è di dare la parola soprattutto ai testimoni anonimi della Seconda Guerra mondiale, non soltanto ai soldati e ai partigiani, ma anche alla gente comune di tutti i ceti sociali. Ci auguriamo che i racconti di questi uomini e di queste donne, tradotti in varie lingue, contribuiscano alla creazione di una identità europea comune. La guerra è stata un'esperienza collettiva dolorosa, condivisa da tutti i popoli d'Europa: una solidarietà umana nuova e una conoscenza dello straniero meno stereotipata e dogmatica nascerà forse dalle sofferenze degli uni comunicate agli altri<sup>3</sup>. Le testimonianze raccontano a volte delle storie talmente originali da sembrare inverosimili: quando il vero supera la finzione, si restituisce al reale la sua complessità e al destino dell'essere umano la

<sup>1</sup> P. Levi, «Tradurre ed essere tradotti», in Id., *L'altrui mestiere*, Torino, Einaudi, 1985, p. 113.

<sup>2</sup> Sul mito di Babele nella *Genesi* e sul dono delle lingue agli apostoli, cf. U. Eco, *La ricerca della lingua perfetta nella cultura europea*, Roma-Bari, Laterza, 1994.

<sup>3</sup> Cfr. la riflessione sull'empatia di Martha Nussbaum in *Non per profitto. Perché le democrazie hanno bisogno della cultura umanistica* [2010], trad. it. R. Falcioni, introd. T. De Mauro, Bologna, Il Mulino, 2011.

possibilità di destreggiarsi tra il caso e il libero arbitrio.

Un altro obiettivo del nostro progetto «Memorie di guerra» è di entrare, tramite internet, nelle scuole medie e nelle superiori affinché il ricordo degli errori del passato possa aiutare le generazioni future a difendere l’idea di un mondo più democratico e solidale. Il racconto è la forma narrativa che meglio si presta ad essere ascoltata o letta, anche dalle giovani generazioni, e trasmessa all’altro: come dimostrano le recenti scoperte della neurobiologia cerebrale<sup>4</sup>, la peculiarità dell’uomo sta nel desiderio di comunicare con gli altri, dapprima con lo sguardo e il gesto, poi con la parola. I racconti autobiografici di guerra hanno inoltre una saggezza, un pathos, nati dalla sofferenza e dalle esperienze vissute, che parlano con semplicità, forza e sincerità al cuore degli uomini. Non sono scritture populiste, ma popolari nel senso più nobile del termine: una scolarizzazione a volte incompleta o lacunare rende il racconto più spontaneo e più vivo; con le sue espressioni stilistiche colorite, una sintassi vicina a quella dell’orality e scelte lessicali tipiche del parlato, familiare e anche dialettale, questo tipo di racconto è talvolta molto più appassionante da leggere dei testi scritti da certi scrittori.

Nel nostro approccio transdisciplinare di tali racconti, la storia, la geografia, la linguistica e la dialettolologia sono state messe al servizio del narratore per rendere alla sua testimonianza tutto il suo valore di documento, non solo storico, ma anche linguistico e culturale. Le note a piè di pagina e il ricco apparato iconografico che accompagna ogni racconto informano il lettore e lo mettono in condizione di cogliere tutto il valore antropologico della testimonianza. Parole vive di esseri umani che non erano per forza destinati all’esperienza del racconto orale o della scrittura ma che, per la violenza degli eventi vissuti, sono stati spinti, spesso loro malgrado, all’introspezione e alla narrazione. Le loro parole si fanno testimonianza corale, epica, portavoce di quelli che non hanno avuto la fortuna di sopravvivere alla prova. Il filosofo ebreo tedesco Walter Benjamin, anche lui vittima durante la guerra del nazismo, concludeva così nel 1936 il suo suggestivo studio sul narratore epico e saggio, cantore della tradizione orale: «Il narratore è la figura in cui il giusto incontra se stesso»<sup>5</sup>. È quest’idea del giusto che narra il suo vissuto, e che si fa testimone dell’esistenza dimenticata di altri giusti, che vogliamo valorizzare attraverso i racconti. A partire dai giusti d’Europa che hanno saputo resistere, ciascuno a suo modo, alla pressione ideologica, poliziesca e militare dei regimi totalitari dittatoriali, a partire da quelli che hanno tenuto a testimoniare del loro vissuto per dare un senso etico alla loro sopravvivenza, si potrà forse costruire un’idea nuova del nostro vecchio continente e una coscienza europea finalmente condivisa.

**Viviana Agostini-Ouafi**

Capo progetto e responsabile del sito web Mémoires de guerre  
Équipe di ricerca ERLIS EA 4254 Università di Caen Bassa Normandia

<sup>4</sup> Cfr. il cap. IV di J.-P. Changeux, *L’uomo di verità* [2002], trad. it. A. Serra, Milano, Feltrinelli, 2003.

<sup>5</sup> W. Benjamin, *Il narratore* [1936], in Id., *Angelus novus. Saggi e frammenti* [1955], trad. it. e introd. S. Solmi, Torino, Einaudi (NUE; 175), 2a ed. 1982, p. 274.

**Quelques (extraits de) récits en version bilingue fr.-it. et it.-fr.  
ainsi que des photos illustrant ces récits**

**Alcuni (estratti di) racconti in versione bilingue fr.-it e it.-fr.  
e varie foto inerenti tali racconti**

**Madame LECOFFRE, *Le Débarquement vécu à 10 kilomètres à l'est de Cherbourg*<sup>1</sup>**

C'est dans une propriété occupée partiellement par les troupes allemandes – régiments d'artillerie successifs – que nous avons vécu les années 40 jusqu'au 18 mai 1944. Nous avons été expulsés (ma mère, mon grand-père et moi-même) en vingt-quatre heures du logis de ferme que nous occupions encore.

Nous avons appris la nouvelle du Débarquement par mon fiancé parti vendre une vache à la foire de Valognes. Le marché fut vite conclu, des éleveurs de Sainte-Mère-Église annonçaient les parachutages, confirmant leurs dires en montrant ceintures et débris de parachutes. Certains faisaient leur reportage dans une auberge, qui deux heures plus tard était la proie des flammes.

Nous avons vécu quelques jours sans nouvelles, ne disposant plus d'un local pour écouter la BBC. Puis a eu lieu une réquisition de chevaux, voitures et conducteurs à La Glacerie pour transporter des munitions aux environs de Montebourg. Mon fiancé s'y rendit avec une voiture légère attelée d'un demi-sang, il réussit à déposer son chargement et [à] rentrer avec un voisin grâce à son équipage léger et à la confusion qui régnait au lieu de dépôt. Sur le chemin du retour, Valognes était en flammes.

Nous avions conservé quelques bêtes dans des champs les plus extérieurs à la ferme, en particulier un verger. Un avion vint en rase-mottes mitrailler le château d'eau proche, et les chevaux de la troupe sortis dans les champs proches des écuries. Le lendemain, la cavalerie occupait les pâturages des vaches, à l'abri des pommiers.

Ma mère et moi, nous nous rendîmes à la ferme pour maintenir notre droit. Celle-ci était transformée en camp retranché ; des kilomètres de barbelés l'entouraient ; trous d'hommes, tranchées et les fameux poteaux anti-parachutage avaient bouleversé les lieux<sup>2</sup>. Des chevaux de frise<sup>3</sup> défendaient les entrées. À nos réclamations la seule réponse fut : « C'est la guerre ! », à quoi j'ai répondu : « Pas pour longtemps, les Anglais sont à Valognes ! » (Nous n'avions pas entendu parler des USA.)

Parties très dignement, nous fûmes vite rejoints et encadrées par deux sentinelles qui nous enfermèrent dans le caveau à vin, un brin longtemps d'incertitude et d'attente. Il faut dire que nos derniers occupants formaient un régiment hétéroclite mais très durement encadré : un vétérinaire et un adjudant se signalaient par leur zèle. Finalement, dans la soirée, une voiture nous embarqua (sabots aux pieds, cordes à vache à la main) pour la prison maritime. Nous fûmes accueillis par un vieux gardien, flanqué de jeunesse hitlériennes, des gamins jouant sur leur lit avec de petits chats. Notre interrogatoire fut considéré comme une bonne histoire, mais nous fûmes conduites, sous bonne escorte, dans un cachot sans carreaux mais muni de bonnes grilles, d'un bat-flanc et... d'une grande boîte à beurre pour nécessités urgentes. Nous eûmes deux chances : une accalmie dans les bombardements qui chaque nuit pilonnaient l'arsenal et les communes environnantes et surtout l'impossibilité de nous conduire à Saint-Lô où nous serions restées avec tant de civils cherbourgeois sous la prison<sup>4</sup>. Un souvenir

<sup>1</sup> Établissement du texte et notes : Étienne MARIE-ORLÉACH. Relecture : Maud CHATELAIN.

Madame Lecoffre raconte en 1979 son expérience du Débarquement. Expulsée par les Allemands en mai 1944 de son habitation, elle et son fiancé apprennent par des éleveurs de Sainte-Mère-Église rencontrés à la foire de Valognes le déclenchement des opérations. Suite à des propos défaitistes envers les Allemands, la jeune femme est arrêtée puis conduite à la prison de Cherbourg, où elle passera une nuit en détention. De retour, elle assiste à l'avancée américaine sur Cherbourg, rude bataille menée dans une région bocagère. Prise au dépourvu, l'armée américaine y affronte une défense allemande organisée, bien décidée à défendre coûte que coûte le port de Cherbourg.

<sup>2</sup> La jeune femme fait ici référence aux « asperges de Rommel ». Ce nom d'« asperges de Rommel » ou « asperges à Rommel » est donné par la population locale qui, requise par les autorités allemandes, se voit donc contrainte de hérissier des pieux, sur des terrains susceptibles d'être employés comme zone d'atterrissage par les Alliés.

<sup>3</sup> Barres de fer (ou en bois) croisées, hérissées de pointes et de barbelés, utilisées pour empêcher le passage des véhicules.

<sup>4</sup> Sur les bombardements de Saint-Lô, se référer aux témoignages de Julien Le Bas et de Jean Roger. La prison est épargnée

inoubliable de ma nuit de détention : la toux qui déchirait la poitrine d'un prisonnier voisin.

Au matin, on libérait des prisonnières encombrantes en leur offrant du café au lait qu'elles s'empressèrent d'aller prendre chez une amie à l'autre bout de la ville. C'était, hélas, la dernière fois que nous bénéficiions de son hospitalité, les bombardements sur le quartier du Val-de-Saire devaient l'atteindre en même temps que le docteur Deslandes, si estimé des Cherbourgeois.

Rentrées à bon port malgré une promenade inconfortable (dix kilomètres en sabots), nous jugeâmes préférable de quitter le voisinage de notre exploitation et La Glacerie nous accueillit.

Quelques jours plus tard, le convoi laissé auprès de Montebourg rentrait. Troupe en retraite et peu glorieuse qui se camoufla sous les grands arbres de la ferme de mes beaux-parents. Cette étape nous valut le lendemain un bombardement d'artillerie meurtrier. Le village de La Glacerie avait été en partie rasé par un bombardement aérien<sup>5</sup>. Ce matin-là les victimes étaient encore nombreuses aux quatre coins du village. Nous nous sommes alors retirées dans les bois avoisinants d'où les Américains nous ont sorties en nous embarquant en camion pour Le Theil, hors d'atteinte de la défense de Cherbourg qu'ils attendaient, mais la garnison s'est rendue. Les combats souvent violents ont eu lieu sur les hauteurs voisines. Après le calme, nous sommes rentrées dans notre propriété. Les occupants avaient défendu leur position avant de se rendre. Dans les étables, les brancards tachés de sang, les uniformes déchiquetés en témoignaient, des amas de munitions étaient répartis autour de l'enceinte barbelée, les Américains y avaient désarmé leurs adversaires, fait place nette en enterrant les chevaux morts dans les tranchées, parfois y joignant des humains, nous avons signalé plusieurs cadavres restés sur place et l'un d'eux dont le bras sortait d'une tranchée – des disparus en moins, mieux vaut une certitude pour les familles.

Pour notre retour, une grande peine. De la maison familiale restaient les quatre murs. Les fermes occupées dans la commune ont été brûlées [après avoir été] évacuées. L'équipe de démolisseurs précédant la reconstruction a trouvé sous la pierre un nid de munitions prêt à exploser si la maison était intacte à notre retour. Mais les pertes matérielles ne sont que souvenir pénible lorsqu'à la paix, tous se retrouvent au complet.

Souvenirs du temps de la bataille en France : de la route en corniche, le spectacle de la rade noire de bateaux de débarquement. Nos champs transformés en camps de transit par les troupes alliées. Les routes transformées en bourbiers par les camions où nos voitures s'enterraient jusqu'à l'essieu. Puis les nouvelles, vraies ou fausses, les communications impossibles, la paix et les retrouvailles.



Valognes réduite à un amas de ruines  
Valognes ridotta a un cumulo di macerie

© US Army/Mémorial de Caen N. 28340

---

par les premiers bombardements qui touchent la ville dans la matinée et la soirée du 6 juin 1944. Dans la nuit elle est frappée par deux bombes qui enflamment le bâtiment. Nombre des soixante-dix prisonniers y laisseront la vie.

<sup>5</sup> Défendant l'accès de Cherbourg, la commune de La Glacerie et sa batterie allemande subirent de nombreuses attaques. Ce n'est que le 24 juin, après de durs combats, que la ville est libérée.



*Sur les deux côtés de la route des chevaux de Frise en bois entourés de barbelés*  
*Su i due lati della strada dei cavalli di Frisia di legno avvolti nel filo spinato*

© Archives Nationales du Canada/ Mémorial de Caen N. 23040



*Le débarquement à Omaha Beach le 6 juin 1944*  
*Lo sbarco a Omaha Beach il 6 giugno 1944*

© US Army/Mémorial de Caen N. 24712

## **La Signora LECOFFRE, *Lo sbarco vissuto a 10 chilometri a est di Cherbourg*<sup>1</sup>**

Abbiamo vissuto in una proprietà parzialmente occupata dalle truppe tedesche – da reggimenti di artiglieria venuti lì uno dopo l’altro – dall’inizio del 1940 fino al 18 maggio del 1944. Siamo stati espulsi (io, mia madre e mio nonno) dal casolare della fattoria che ancora occupavamo in ventiquattr’ore.

Abbiamo appreso la notizia dello sbarco dal mio fidanzato che era andato a vendere una mucca alla fiera di Valognes. La trattativa fu rapidamente conclusa, c’erano alcuni allevatori di Sainte-Mère-Église che annunciavano i lanci dei paracadutisti e confermavano il loro racconto mostrando cinture e pezzetti di tela dei paracadute. Alcuni facevano il resoconto degli eventi in un’osteria che due ore dopo era in preda alle fiamme.

Abbiamo vissuto alcuni giorni senza notizie, poiché non disponevamo più di un locale per ascoltare la BBC. Poi c’è stata una requisizione a La Glacerie di cavalli, vetture e conducenti per trasportare munizioni nei dintorni di Montebourg. Il mio fidanzato ci andò con una vettura leggera attaccata a un mezzosangue, riuscì a scaricare tutto e a ritornare con un vicino grazie al suo agile mezzo di trasporto e alla confusione che regnava nel luogo adibito a deposito. Sulla strada del ritorno, Valognes era in fiamme.

Avevamo mantenuto alcune bestie nei campi più lontani dalla fattoria, in particolare in un frutteto. Un aereo a volo radente venne a mitragliare il vicino serbatoio dell’acqua e i cavalli della truppa usciti nei campi adiacenti alle scuderie. L’indomani la cavalleria occupava i pascoli delle mucche, ben al riparo sotto i meli.

Io e mia madre ci recammo alla fattoria per difendere i nostri diritti. Quest’ultima era trasformata in campo trincerato; chilometri di filo spinato la circondavano; buche per gli uomini, trincee e i famosi pali antiparacadute<sup>2</sup> avevano totalmente sconvolto i luoghi. Dei cavalli di Frisia<sup>3</sup> impedivano ai veicoli di entrare. La sola risposta alle nostre proteste fu: «È la guerra!», al che ho risposto: «Non per molto tempo, gli inglesi sono a Valognes!» (Non avevamo sentito parlare degli Stati Uniti). Partite con molta dignità, fummo rapidamente raggiunte da due sentinelle che ci presero e ci rinchiusero nella cantina del vino, lasciandoci per un bel pezzo nell’incertezza e nell’attesa. Bisogna dire che le ultime truppe d’occupazione formavano un reggimento sparso ma inquadrato in modo molto duro: un veterinario e un caporale si segnalavano per il loro zelo. Alla fine, in serata, salimmo su una macchina che ci portò (zoccoli ai piedi, corde delle mucche in mano) alla prigione marittima. Fummo accolte da una vecchia guardia, affiancata da gioventù hitleriana<sup>4</sup>: ragazzi che giocavano sul loro letto con dei gattini. Il nostro interrogatorio fu considerato una barzelletta, ma fummo condotte, ben scortate, in una cella senza vetri alla finestra ma munita di solide inferriate, di un tramezzo e... di un grande barattolo portaburro per necessità urgenti. Abbiamo avuto una doppia fortuna: un intervallo nelle incursioni che ogni notte bombardavano a tappeto l’arsenale e i comuni circostanti e soprattutto l’impossibilità di portarci a Saint-Lô dove saremmo rimaste, come tanti civili di Cherbourg, sotto le macerie della prigione<sup>5</sup>. Un ricordo indimenticabile della mia notte di reclusione: la tosse che straziava il petto di un prigioniero accanto a noi.

La mattina dopo le prigionieri rompiscatole venivano liberate offrendo loro un caffelatte che esse invece si affrettarono ad andare a prendere a casa di un’amica dall’altra parte della città. Era, purtroppo, l’ultima volta che

<sup>1</sup> Edizione critica e note: Étienne MARIE-ORLÉACH. Traduzione: Viviana AGOSTINI-OUAFI. Rilettura: Giovanna COLESCHI. La Signora Lecoffre racconta nel 1979 la sua esperienza dello sbarco. Costretta dai tedeschi a sfollare nel maggio 1944, lei e il fidanzato vengono a sapere dell’inizio delle operazioni dagli allevatori di Sainte-Mère-Église, incontrati alla fiera di Valognes. Poi, per aver rivolto ai tedeschi discorsi disfattisti, la giovane donna è arrestata e portata in prigione a Cherbourg, dove rimarrà reclusa una notte intera. Sulla via del ritorno, assiste all’avanzata americana su Cherbourg, una dura battaglia condotta in una regione in cui campi e prati sono delimitati da alte siepi. Preso alla sprovvista, l’esercito americano vi affronta una difesa tedesca organizzata, ben decisa a proteggere a tutti i costi il porto di Cherbourg. Il racconto si trova negli archivi del Mémorial di Caen catalogato sotto la sigla TE 204.

<sup>2</sup> La narratrice si riferisce qui ai cosiddetti «asparagi di Rommel». Tale espressione è coniata dalla popolazione locale che, precettata dalle autorità tedesche, è costretta a drizzare dei pali nelle zone che potrebbero essere utilizzate come campi di atterraggio dagli alleati.

<sup>3</sup> Sbarre di ferro (o di legno) incrociate tra loro, dotate di punte acuminate e di filo spinato, usate per impedire il passaggio ai veicoli.

<sup>4</sup> La Gioventù Hitleriana, in tedesco Hitler-Jugend, è un’organizzazione giovanile fondata nel 1926 dal Partito nazional-socialista di Hitler [NdT].

<sup>5</sup> Sui bombardamenti di Saint-Lô, si possono leggere le testimonianze di Julien Le Bas e di Jean Roger. Risparmiata dai primi bombardamenti, effettuati sulla città la mattina e la sera del 6 giugno 1944, la prigione è invece colpita di notte da due bombe che appiccano il fuoco all’edificio: dei suoi settanta prigionieri, molti vi lasceranno la vita.

approfittavamo della sua ospitalità: i bombardamenti sul quartiere del Val-de-Saire l'avrebbero colpita insieme al dottor Deslandes, tanto stimato dagli abitanti di Cherbourg.

Rientrate a casa sane e salve malgrado una scomoda passeggiata (dieci chilometri con gli zoccoli ai piedi), pensammo fosse meglio allontanarci dalla nostra azienda agricola e allora La Glacerie ci ospitò.

Il convoglio lasciato vicino a Montebourg alcuni giorni dopo rientrava. Truppa in ritirata e poco gloriosa che si camuffò sotto i grandi alberi della fattoria dei miei suoceri.

Questa loro tappa ci valse l'indomani un bombardamento micidiale dell'artiglieria. Il paesino de La Glacerie era stato in parte raso al suolo da un bombardamento aereo<sup>6</sup>. Quella mattina le vittime furono ancora numerose un po' dappertutto nel paesino. Ci siamo allora nascoste nei boschi circostanti dai quali gli americani ci hanno fatto uscire portandoci in camion a Le Theil, fuori portata dalla difesa tedesca di Cherbourg che loro avevano previsto; e invece la guarnigione si è arresa. I combattimenti, spesso violenti, hanno avuto luogo sulle alture vicine. Dopo il ritorno della calma, siamo rientrate nella nostra proprietà. Le truppe di occupazione avevano difeso la loro posizione prima di arrendersi. Nelle stalle, le barelle macchiate di sangue, le uniformi fatte a brandelli ne erano la testimonianza, e mucchi di munizioni erano disseminati lungo il recinto di filo spinato; gli americani vi avevano disarmato i nemici, e avevano ripulito tutto seppellendo i cavalli morti nelle trincee, talvolta aggiungendovi gli esseri umani: abbiamo segnalato vari cadaveri rimasti sul posto, tra i quali uno il cui braccio spuntava da una trincea – qualche scomparso di meno, una certezza sempre preferibile per le famiglie.

Al nostro ritorno provammo una grande pena. Della casa di famiglia restavano i quattro muri. Le fattorie occupate nel comune sono state bruciate dai tedeschi dopo essere state da loro sgomberate. La squadra di demolitori entrata in azione prima della ricostruzione ha trovato sotto le pietre un deposito di munizioni pronto a esplodere se la casa fosse stata ancora intatta al nostro ritorno. Ma le perdite materiali sono soltanto un ricordo penoso quando, a pace ristabilita, tutti si ritrovano al completo.

Ricordi del tempo della battaglia in Francia: dalla strada panoramica, lo spettacolo della rada che era nera di navi da sbarco. I nostri campi trasformati dalle truppe alleate in campi di transito. Le strade trasformate dai camion in pantani in cui le automobili affondavano fino all'assale. Poi le notizie, vere o false, le comunicazioni impossibili, la pace e il ritrovarsi insieme.



Progression des troupes alliées dans un chemin creux de campagne (une chasse longée de talus surmontés de haies) à l'approche de Cherbourg (vers la fin du mois de juin 1944)

Le truppe alleate avanzano in una stradina incassata tra i campi (una « chasse » normanna, con terrapieni erbosi ai lati sormontati da siepi) in prossimità di Cherbourg (fine giugno 1944)

© US Army / Mémorial de Caen N. 23026

<sup>6</sup> Siccome difendono l'accesso a Cherbourg, il paesino de La Glacerie e la sua batteria tedesca subiscono numerosi attacchi. La città è liberata soltanto il 24 giugno, dopo feroci combattimenti.

# Julien LE BAS, Été 1944<sup>1</sup>

## LES BOMBARDEMENTS

Nous allions nous mettre à table aux environs de 20 heures quand mon attention fut attirée par un bourdonnement d'avions. En quelques secondes, toute la famille était dehors, scrutant le ciel. Nous vîmes bientôt apparaître au-dessus de grands hêtres deux formations de fortresses volantes, venant de l'est[,] à très haute altitude. Deux fusées blanches se détachèrent de l'avion de tête et aussitôt les bombes furent larguées.

D'abord petits points noirs, elles grossirent à vue d'œil, tombant en biais dans un vacarme épouvantable, vers le centre de la ville. J'étais pétrifié ! Ne pouvant détacher mon regard de cette masse tonitruante, restant debout malgré les ordres paternels et les lois élémentaires de la sécurité. Ce fut un horrible fracas suivi d'un nuage de poussière si opaque que du haut de la rue du 80<sup>e</sup> il était impossible de distinguer la ville<sup>2</sup>.

Hébétés, les gens couraient dans tous les sens, cherchant les lueurs et criant leur angoisse, incapables de réaliser le désastre.

Déjà, nous apprenions qu'une famille voisine était emmurée dans une tranchée bétonnée, qu'une autre était anéantie par une bombe tombée au milieu de la salle à manger. Ce n'étaient que blessés, prisonniers vivants ou morts, sous les décombres. Quelques maisons étaient la proie des flammes. En quelques secondes une ville paisible était en partie détruite.

L'heure n'était plus à la joie et à l'espérance, mais au désespoir, à l'anéantissement. La guerre était là, cruelle, inhumaine, affreusement laide.

Les bombardements reprenaient vers 22 ou 23 heures avec acharnement. La nuit fut terrible. Quel que soit l'endroit où l'on se mettait à l'abri la sécurité n'était nulle part. Décrire l'angoisse qui nous tenaillait est impossible, la mort était présente partout et seule la chance pouvait nous éviter le pire.

Après le bombardement de 20 heures, nous avons quitté la maison et trouvé refuge à la ferme de la Ferronnière, dans un des bâtiments d'exploitation nous y [fûmes] accueillis par des Cherbourgeois réfugiés à Saint-Lô depuis quelques mois. Croyant ma mère et les rescapés familiaux du premier bombardement en sécurité, je partais<sup>3</sup> à la recherche d'autres parents dont nous étions sans nouvelles. [Or], contrairement à toute attente, ce refuge a failli leur être fatal, lors du deuxième bombardement. Selon leur témoignage[ :] « Les murs semblaient s'ouvrir et le plancher tremblait sous nos pieds, à tout instant le bâtiment pouvait s'effondrer ». Le pilonnage terminé, nous quittions alors cette ferme pour chercher abri dans les chemins creux.

Mon père, membre de la défense passive<sup>4</sup>, avait été surpris par ce bombardement alors qu'il tentait, avec quelques voisins, de dégager une famille prisonnière d'une tranchée et qu'ils ne purent sauver, faute de pouvoir soulever l'épaisse dalle de béton qui la recouvrait. Allongé le long d'un talus, il sentit bientôt un poids sur son dos, ce n'était que son chien de chasse qui s'était couché sur lui, comme pour le protéger.

Toujours à la recherche de parents, je me trouvais à la hauteur des cinq chemins lorsque débuta le troisième bombardement. Dès les premières bombes je me précipitais à terre. Lorsque je me relevai, je vis que j'avais été accueilli par un buisson d'épines, je n'en avais pas senti les piqûres. Ayant retrouvé le groupe familial de la Ferronnière, nous passions le reste de la nuit dans les chemins creux. Le ciel était embrasé par de nombreux

<sup>1</sup> Établissement du texte et notes : Étienne MARIE-ORLÉACH. Relecture : Maud CHATELAIN.

<sup>2</sup> La rue du 80<sup>e</sup> RIT, qui existe encore aujourd'hui à Saint-Lô, fait référence au 80<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Territorial. Ce RIT était, lors de la Première Guerre mondiale, une formation militaire d'hommes allant de 34 à 49 ans, considérés comme trop âgés pour rejoindre un régiment de première ligne.

<sup>3</sup> Souvent le narrateur utilise un imparfait là où il faudrait, selon l'usage, un passé simple indiquant une action ponctuelle et définitivement achevée. L'imparfait s'utilise dans la narration au passé pour décrire des lieux et des personnes, des actions habituelles ou répétitives ou bien des actions inscrites dans la durée. Cet usage étrange de l'imparfait chez Le Bas est symptomatique de la difficulté qu'éprouve le narrateur à tourner définitivement la page de son passé : les souvenirs de guerre sont encore trop vifs dans sa mémoire, toujours actuels.

<sup>4</sup> La Défense Passive (DP) est une organisation créée durant la guerre afin d'assurer la protection des civils. Une fois le débarquement effectué, la DP se charge notamment des réfugiés, d'organiser le repli des civils ou bien encore de trouver de la nourriture.

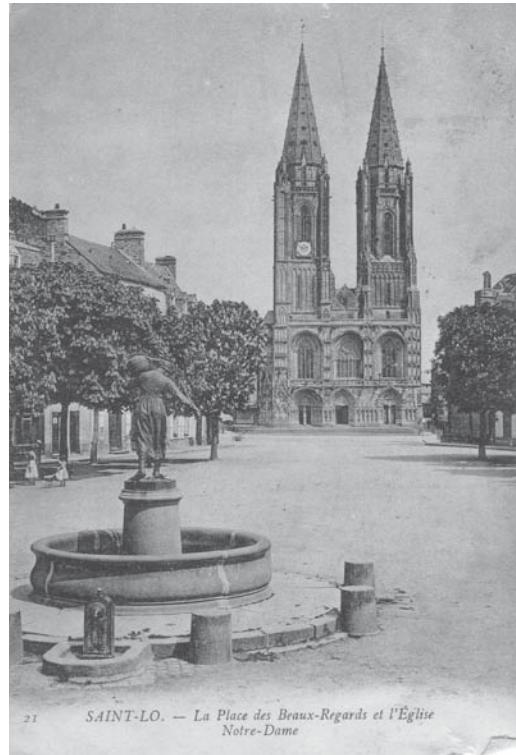
incendies. Recroquevillés sur nous-mêmes, nous étions transis, silencieux, exténués par l'émotion et tenaillés par la peur. Malgré tout, après la troisième attaque, blotti contre un talus, j'ai dormi jusqu'au petit jour.

## L'EXODE<sup>5</sup>

### Sainte-Suzanne-sur-Vire

Quittant Saint-Lô tôt le matin par les chemins creux, nous arrivions à la ferme Coispel à Sainte-Suzanne-sur-Vire. Nous devions y rester environ un mois. Nous revenions souvent à Saint-Lô et descendions à la gare récolter, dans les wagons éventrés, quelques denrées primitivement destinées aux troupes d'occupation. Pour accéder à la ville, il nous fallait reprendre les chemins qui avaient vu notre exode. Nous avions pu constater avec stupéfaction que chacun des endroits où nous avions fait une courte pause pendant la nuit avait reçu une bombe, l'intuition ou la peur extrême de la gent féminine[.] qui nous avait fait aller toujours plus loin dans la campagne, nous avait sauvé la vie.

La campagne proche de la ville était littéralement labourée de cratères de bombes. Celle-ci n'était qu'une ruine fumante. Parmi cette désolation, je rencontrais M. Lavalle et sa famille. C'est avec joie qu'il accepta la bouteille de « Byrrh<sup>6</sup> » que je venais de récupérer dans la cave de mes parents. J'en avais conservé une pour arroser mes 20 ans ce 9 juin.



Vieille carte postale de Saint-Lô :

La Place des Beaux-Regards et l'Eglise Notre-Dame

Vecchia cartolina di Saint-Lô  
con l'Eglise Notre-Dame sullo sfondo

© Collection privée/  
Mémorial de Caen N. 23529

21

SAINTE-SUZANNE SUR VIRE. — La Place des Beaux-Regards et l'Eglise  
Notre-Dame

<sup>5</sup> Les bombardements jettent des milliers de Bas-Normands sur les routes de l'exode. Tout au long de cet été, routes et chemins seront pris d'assaut par ces civils qui, sous la contrainte ou non, quittent le champ de bataille. Quelques jours, quelques semaines durant, la marche les amène dans des zones éloignées de tout combat. Dormir dans une cave, dans un hangar, dans une étable devient chose courante, et les conditions d'alimentation ne sont guère meilleures, malgré « l'entraide » offerte chez les agriculteurs rencontrés. Les 6 et 7 juin, de nombreuses villes sont dévastées. La population, surprise pour la plupart, prend d'elle-même l'initiative de s'éloigner du centre, de partir à la campagne. Une deuxième raison pousse, en cet été 1944, la population bas-normande à prendre la route de l'exode : l'angoisse de l'attente liée à l'approche des combats. Une dernière cause est à mentionner afin d'expliquer le départ. Les Allemands, soucieux de disposer de la marge de manœuvre la plus grande possible, ordonnent aux populations civiles de quitter les lieux. Au fur et à mesure de leur repli les forces allemandes poussent ainsi les habitants sur les routes de l'exode. Une majeure partie des civils quittant leur domicile y sont contraints. L'exode a vu partir des milliers de Bas-Normands. Des familles entières se déplacent, emportant avec elles, à pied ou en voiture à cheval, très peu de choses. Beaucoup de ces réfugiés suivent les itinéraires définis à l'avance par les autorités de Vichy. Dans la Manche, c'est ainsi que seront mis en place trois itinéraires conduisant vers l'Ille-et-Vilaine et la Mayenne. Julien Le Bas parcourt le début de « l'itinéraire Centre ».

<sup>6</sup> Vin apéritif aromatisé.



L'Église Notre-Dame de Saint-Lô après les bombardements de juin 1944  
L'Église Notre-Dame di Saint-Lô dopo i bombardamenti del giugno 1944

© Collection privée/Mémorial de Caen N. 23461



Photo aérienne du bocage de la Manche, juillet 1944  
Foto aerea del paesaggio tipico della Manche con campi delimitati da alte siepi, luglio 1944

© Collection privée/Mémorial de Caen N. 29328

## **Julien LE BAS, Estate 1944<sup>1</sup>**

### **I BOMBARDAMENTI**

Stavamo per sederci a tavola intorno alle ore 20 quando la mia attenzione fu attratta da un ronzio di aerei. In pochi secondi tutta la famiglia era fuori a scrutare il cielo. Al di sopra dei grandi faggi vedemmo presto apparire due formazioni di fortezze volanti che venivano da Est ad altissima quota. Due razzi bianchi si staccarono dall'aereo di testa, subito furono sganciate le bombe.

Dapprima piccoli punti neri, divennero sempre più grosse a vista d'occhio, cadendo di sbieco con un frastuono spaventoso verso il centro della città. Ero pietrificato! Non potevo distogliere lo sguardo da quella massa di cupi rimbombi e restavo in piedi malgrado gli ordini paterni e le elementari regole di sicurezza. Ci fu un fracasso orribile seguito da una nube di polvere così spessa che dalla parte più alta della rue du 80° era impossibile vedere la città<sup>2</sup>.

La gente inebetita correva in tutti i sensi, cercando le luci e gridando la sua angoscia, incapace di rendersi conto del disastro.

Ci giungeva quasi subito la notizia che una famiglia di vicini era rimasta seppellita in una trincea consolidata col cemento, che un'altra era stata annientata da una bomba caduta in mezzo alla sala da pranzo. Era questione sotto le macerie solamente di feriti, di prigionieri vivi o morti. Alcune case erano in preda alle fiamme. In pochi istanti una città pacifica era in parte distrutta.

Non era più il tempo della gioia e della speranza, ma della disperazione e dell'annientamento. La guerra era arrivata fin da noi, crudele, disumana, spaventosamente brutta.

I bombardamenti riprendevano verso le 22 o le 23 in modo molto intenso. La notte fu terribile. In qualunque posto ci si mettesse al riparo, nessun luogo era sicuro. Descrivere l'angoscia che ci attanagliava è impossibile, la morte era presente dappertutto ed evitare il peggio era solo una questione di fortuna.

Dopo i bombardamenti delle 20 avevamo abbandonato la nostra casa e trovato rifugio nel casolare della Ferronnière, dove fummo accolti in uno degli edifici del podere da persone di Cherbourg sfollate a Saint-Lô da qualche mese. Credendo che mia madre e gli altri familiari sopravvissuti al primo bombardamento fossero ormai al sicuro, partivo<sup>3</sup> alla ricerca degli altri parenti di cui non avevamo notizie. Invece, durante il secondo bombardamento, contrariamente a qualsiasi previsione, quel rifugio rischiò di rivelarsi per loro fatale. Come poi raccontarono: «i muri sembravano aprirsi e il pavimento traballava sotto i piedi, l'edificio poteva crollare in qualsiasi momento». Terminato il bombardamento a tappeto, lasciammo dunque quel casolare per cercare riparo nei sentieri incassati tra i campi.

Mio padre, membro della difesa passiva<sup>4</sup>, era stato colto da quel bombardamento mentre tentava, insieme ad alcuni vicini, di liberare una famiglia rimasta imprigionata in una trincea, ma lo sforzo fu vano perché era impossibile sollevare la spessa lastra di calcestruzzo che la ricopriva. Disteso poi lungo l'argine di un sentiero, mio padre sentì d'un tratto un peso sulla schiena: era il suo cane da caccia che gli si era accovacciato sopra, come per proteggerlo.

Sempre alla ricerca di parenti, mi trovavo all'altezza dei cinque sentieri quando cominciò il terzo bombardamento. Fin dalle prime bombe mi precipitavo a terra. Quando mi rialzai, vidi che ero finito in un cespuglio di rovi, non mi ero neanche accorto delle punture degli spinii. Dopo aver ritrovato il gruppo familiare della Ferronnière, passavamo

---

<sup>1</sup> Edizione critica e note: Étienne MARIE-ORLÉACH. Traduzione: Martina TOMBERLI e Viviana AGOSTINI-OUAFI. Riletta: Giovanna COLESCHI.

Julien Le Bas ha vent'anni nel 1944 ed abita a Saint-Lô. Cinquantacinque anni dopo redige questa testimonianza.

<sup>2</sup> La rue du 80° RIT, strada che esiste ancora oggi a Saint-Lô, porta il nome dell'80° Reggimento di Fanteria Territoriale (RIT è l'acrostico di Régiment d'Infanterie Territoriale). Durante la Prima Guerra mondiale, questo reggimento accolse gli uomini che, avendo un'età tra i 34 e i 49 anni, erano considerati troppo vecchi per essere inviati in prima linea.

<sup>3</sup> Spesso il narratore utilizza un imperfetto laddove, secondo le regole, occorrerebbe invece un passato remoto per indicare azione puntuale e definitivamente conclusa. L'imperfetto si utilizza nella narrazione al passato per descrivere luoghi e persone, azioni abituali o ripetitive oppure inscritte nella durata. L'uso strano dell'imperfetto nel racconto di Le Bas è sintomatico della difficoltà provata dal narratore a girare definitivamente la pagina del passato: i ricordi di guerra sono ancora troppo vivi nella sua memoria, sempre attuali.

<sup>4</sup> La Difesa Passiva (DP) è un'organizzazione creata durante la guerra per garantire la protezione dei civili. Nella fase successiva allo Sbarco, tale difesa si occupa soprattutto degli sfollati, organizza l'esodo dei civili ed assicura l'approvvigionamento alimentare.

il resto della notte nei sentieri incassati. Il cielo era illuminato da numerosi incendi. Rannicchiati su noi stessi, eravamo intirizziti, silenziosi, sfiniti dalle emozioni e attanagliati dalla paura. Malgrado tutto, dopo il terzo attacco, stringendomi contro un argine, ho dormito fino all'alba.

## L'ESODO<sup>5</sup>

### Sainte-Suzanne-sur-Vire

Dopo aver lasciato Saint-Lô la mattina presto seguendo i sentieri incassati, arrivavamo al casolare Coispel a Sainte-Suzanne-sur-Vire. Lì saremmo dovuti rimanere all'incirca un mese. Ritornavamo spesso a Saint-Lô e andavamo alla stazione per raccogliere, nei vagoni squarciati, qualche derrata destinata in origine alle truppe d'occupazione. Per accedere alla città bisognava riprendere gli stessi sentieri già percorsi nell'esodo. Avevamo potuto così constatare, con grande stupore, che ogni posto in cui avevamo sostato un po' durante la notte era stato bombardato: l'intuizione femminile, o l'estrema paura delle donne, che ci aveva fatto andare sempre più lontano in aperta campagna, ci aveva salvato la vita.

La campagna vicina alla città era letteralmente sarchiata dai crateri delle bombe e quest'ultima era solo un ammasso di macerie fumanti. In quella desolazione incontravo il Signor Lavalle e la sua famiglia. Fu con gioia che accettò la bottiglia di «Byrrh» che avevo appena recuperato nella cantina dei miei genitori. Ne avevo conservata una per festeggiare il mio ventesimo compleanno il 9 giugno.



*Une femme en pleurs et une petite fille endormie : sur la route de l'exode à Saint-Pois (Manche)*  
Una donna in lacrime e una bambina addormentata: sulle strade dell'esodo a Saint-Pois

© US Army/  
Mémorial de Caen N. 28415

<sup>5</sup> I bombardamenti gettano migliaia di abitanti della Bassa Normandia sulle strade dell'esodo. Per tutta l'estate, vie e sentieri saranno presi d'assalto dagli sfollati che, costretti o meno, fuggono dal campo di battaglia. Per qualche giorno o settimana, lo sfollamento li conduce in zone lontane dai combattimenti. Dormire in una cantina, in un capannone o in una stalla diventa normale, e la situazione alimentare non è delle migliori, malgrado la «solidarietà» dimostrata loro dagli agricoltori incontrati. Il 6 e il 7 giugno numerose città sono devestate. La popolazione, in genere colta di sorpresa, prende da sola l'iniziativa di allontanarsi dai centri urbani, di fuggire in campagna. Ma un secondo motivo la spinge a sfollare nell'estate del 1944: l'angoscia dell'attesa legata al progressivo avvicinarsi dei combattimenti. Un'ultima causa deve essere menzionata per spiegare tale esodo. I tedeschi, preoccupati di disporre del più ampio margine di manovra, ordinano alle popolazioni civili di andarsene. Man mano che ripiegano, le forze tedesche spingono quindi gli abitanti della Bassa Normandia sulle strade dell'esodo. La maggior parte dei civili abbandona il proprio domicilio perché vi è costretta e l'esodo riguarda migliaia di persone. Si spostano intere famiglie portando via pochissime cose, a piedi o con carrozze a cavallo. Molti sfollati seguono gli itinerari già in precedenza definiti dalle autorità di Vichy. Nella Manche saranno istituiti tre itinerari che conducono sia verso l'Ille-et-Vilaine che verso la Mayenne. Julien Le Bas percorre l'inizio dell'«itinerario centrale».

<sup>6</sup> Vino da aperitivo, aromatizzato.

## Gilberto GIANNOTTI, *La guerra del postino di Cetica*<sup>1</sup>

### IL 25 LUGLIO DEL '43

L'ingegnere Spreafico stava in una villa, lassù sopra al borgo. Già da diverso tempo io andavo a portargli la roba di bottega, in bicicletta o col barroccino, e duravo anche una gran fatica a spingerlo per quella salita. In questa villa c'erano tre o quattro donne a lavorarci come domestiche e questo ingegnere doveva essere stato un pezzo grosso degli armamenti ma, come mi aveva fatto capire, era contrario a Mussolini.

Quel giorno, il 25 luglio del '43, era domenica, arrivo e mi dice: «L'ha sentita la radio stamani?» Dico: «No, sono uscito presto da casa e sono stato in bottega fino a ora. Perché, c'è qualcosa di nuovo?» Vedeva che non sapeva cosa fare e poi, quando non c'era più nessuno in giro, mi dice: «C'è una novità, stasera alle undici diranno che Mussolini è cascato.» Senti, lui la sapeva già questa cosa. Segno che aveva dei contatti buoni, sennò come avrebbe fatto a saperlo? Quando tornai a Strada, non mi ricordo bene con chi passai la mattinata, ma poi incontrai il Bagnoli e gli dissi: «C'è una novità. È cascato Mussolini e lo dicono stasera alle undici.» E lui: «E questa da dove tu l'hai tirata fuori? Se non lo sa nessuno come fai tu a saperlo?» «L'ho sentito in un posto e se te lo dico vuol dire che c'è chi me l'ha detto». Certo non si poteva fare tanto chiasso, ma il pomeriggio, dopo che gli avevo detto di Mussolini, io, Cicalino e Bruno di Marco, si prese e s'andò a festeggiare per conto nostro al Pizzico, da Lisa. Quando poi si tornò a casa non si faceva altro che cantare una canzone che purtroppo non mi ricordo più tanto bene:

*Scendete dal trono vigliacchi  
deponete le vostre bandiere  
sorge il sol dell'avvenire...*

poi mi sembra che dicesse così

*i signori che nulla fanno  
ci han promesso una dimana<sup>2</sup>  
e una dimana s'aspetta ancor...*

La sera, come tutte le domeniche, c'era il cinema e, quando la gente cominciò a uscire, verso le undici, tutti a bocca aperta a sentire alla radio che Mussolini era cascato. Un po' di tempo dopo fu anche arrestato, non mi ricordo di preciso quando, e fu portato prigioniero in Abruzzo, a Campo Imperatore. Fu lì che i tedeschi con un commando, con un aereo, fecero un'azione e andarono a liberarlo, per fargli poi fare la Repubblica di Salò, per fargli fare ancora più danni di quelli che aveva già fatto. Quando cascò, a qualche fascista gli prese la paura forte, in quel momento anche loro pensarono come noi che per il fascismo fosse finita. Ma più che altro si impaurirono quelli che non erano proprio fascisti duri e che non avevano mai dato noia a nessuno. Addirittura mi ricordo che mi toccò andare a accompagnare a casa sua, in Prato, uno di loro perché gli era preso paura e aveva il terrore che qualcuno l'aspettasse all'Alberotorto. Ma ci andai volentieri perché era una brava persona. Io e i miei, e tutti quelli come noi, s'era tutti al settimo cielo e dentro di noi si pensava che con la caduta di Mussolini il fascismo fosse finito davvero. E invece il peggio doveva ancora venire.

### L'8 SETTEMBRE 1943

La seconda volta che mi richiamarono sotto le armi fu verso il luglio del '43 e, quando tornai al Distretto, andai direttamente nello stesso ufficio dov'ero già stato per tanto tempo. Ma questa volta ci stetti poco, solo un paio di mesi, fino al 10 Settembre, due giorni dopo il fuggi fuggi generale, anche del Re. L'8 settembre del 1943 tutti a

<sup>1</sup> Registrazione, trascrizione, avvertenza e note a cura di Gianni RONCONI. Rilettura Viviana AGOSTINI-OUAFI.

Nato a Strada in Casentino il 17 febbraio del 1916, Gilberto Giannotti è morto nel suo paese natale l'8 agosto 1999. Il testo qui pubblicato è tratto dalla parte centrale del suo libro *Mi ricordo che...* (Castel San Niccolò, Edizioni Fruska – Gianni Ronconi, 2001), parte che riguarda in particolare il periodo della Seconda Guerra mondiale. Le registrazioni dei racconti del testimone vanno dal gennaio 1998 al 7 agosto 1999.

<sup>2</sup> Un domani, un futuro.

casa. Infatti in quel giorno, il giorno dell'Armistizio, il Re e Badoglio, che era stato fatto capo del Governo al posto di Mussolini, pensarono bene di mettersi al sicuro a Brindisi, dove c'erano gli alleati, fregandosene dell'Italia e degli italiani. L'esercito si ritrovò senza comandanti e così andò allo sbando, si sfasciò. Quasi tutti scapparono che l'importante ormai era mettersi al sicuro dai fascisti e dai tedeschi, alleati dell'Italia fino al giorno prima. [...]

## LA TODT

Mussolini, dopo che era stato liberato dai tedeschi a Campo Imperatore, scappò in Alta Italia sotto la loro protezione e qui, dopo un po' di tempo, fece la Repubblica di Salò. Per questo i fascisti diffusero un bando che diceva che tutti quelli nati fra il 1898 e il 1926 si dovevano presentare dalla milizia fascista<sup>3</sup>, per essere arruolati. Ma siccome in tanti non andavano, quelli della milizia andavano loro a cercare quelli che si sarebbero dovuti presentare, per arruolarli a forza. E cosa si fece in parecchi per non presentarsi? S'andò a lavorare con la Todt, in Vetrignesi. La Todt era un'organizzazione del lavoro tedesca ed era a questa che era stata affidata la costruzione della Linea Gotica. Era questa Todt che faceva le piazzole, i camminamenti, le fortificazioni, le buche anticarro e tutto quello che sarebbe servito a combattere contro gli americani e fermarli nella loro avanzata, perché i tedeschi pensavano che gli alleati sarebbero passati da queste parti. E pagavano anche, per far sì che la gente andasse a lavorare, ma alla maggior parte non gli importava certamente di essere pagati, che l'importante era sfuggire all'arruolamento forzato per Salò. S'era in tanti lassù, quasi tutti quelli che secondo i fascisti si doveva partire per la Repubblichina. Fu lassù che si seppe cosa avevano fatto i tedeschi a Vallucciole<sup>4</sup>, ma non solo i tedeschi, perché sicuramente con loro c'era anche quelli della milizia fascista. Dopo questi due o tre mesi con la Todt, si decise di tornare a Strada. Un po' s'aveva paura che alla fine ci portassero via e un po' ci s'era tutti impauriti per quello che avevano fatto a Vallucciole.

Dopo che s'era tornati a Strada, mi sembra che fosse di lunedì, capitò una donna di Bibbiena, che fu poi ammazzata dai partigiani, a dire che chi voleva essere pagato, per aver lavorato alla Todt, si doveva presentare da lei in comune. Era di sicuro una scusa per riprenderci e portarci via. Ma mi sembra che sparirono quasi tutti e a riscuotere e a lavorare alla Todt non ce ne ritornò nemmeno uno.



*Photo prise en juin 1941 au District d'Arezzo : Gilberto tient un chien en laisse*

*Foto fatta al Distretto di Arezzo nel giugno 1941 : Gilberto tiene un cane al guinzaglio*

© Archivio Privato G. Ronconi, foto tratta da G. Giannotti,  
*Mi ricordo che...,* a cura di G. Ronconi, Castel San Niccolò  
(Ar), Edizioni Fruska – Gianni Ronconi, 2001, p. 119

<sup>3</sup> La milizia era una specie di polizia fascista che venne istituita in tutti i comuni. Chi faceva parte di questa milizia aveva compiti di sorveglianza e di controllo sulla cittadinanza, e in special modo sugli antifascisti.

<sup>4</sup> A Vallucciole, situato nel vicino comune di Stia, il 13 aprile del 1944 ci fu una feroce strage nazifascista durante la quale furono trucidati, senza alcuna pietà, 108 civili fra donne, vecchi e bambini, anche di pochissimi mesi.



## *Refuge anti-aerien à Florence pendant l'occupation allemande* *Rifugio antiaereo a Firenze durante l'occupazione tedesca*

© Istituto Storico della Resistenza in Toscana  
(ISRT)



## *Radio d'epoca in una casa toscana* *Antique radio dans une maison toscane*

© Photo Mauro Magrini

## Gilberto GIANNOTTI, *La guerre du facteur de Cetica*<sup>1</sup>

25 JUILLET 1943

L'ingénieur Spreafico résidait dans une villa, là-haut, au-dessus du bourg. Depuis quelque temps déjà, je lui apportais des produits de l'épicerie, à vélo ou avec le chariot, qui était d'ailleurs très fatigant à pousser le long de cette montée. Trois ou quatre femmes travaillaient comme domestiques dans cette villa, et cet ingénieur devait avoir été un grand ponte de l'armement mais, comme il me l'avait fait comprendre, il ne soutenait pas Mussolini. Ce jour-là, le 25 juillet 1943, c'était un dimanche, j'arrive et il me dit : « Tu as entendu la radio ce matin ? » Je dis : « Non, je suis sorti rapidement de chez moi et je suis resté dans l'épicerie jusqu'à maintenant. Pourquoi, y a-t-il du nouveau ? » Je voyais bien qu'il ne savait pas quoi faire et puis, quand il n'y eut plus personne aux alentours, il me dit : « Il y a du nouveau, ce soir à onze heures, on annoncera la chute de Mussolini. » Tu comprends, lui, il le savait déjà. Cela prouve qu'il avait des contacts haut placés, sinon comment aurait-il pu le savoir ? Quand je suis retourné à Strada, je ne me souviens plus très bien avec qui j'ai passé la matinée, mais j'ai rencontré Bagnoli et je lui ai dit : « Il y a du nouveau. Mussolini est tombé et ils l'annonceront ce soir à onze heures. » Et lui : « Et tu la sors d'où, celle-là ? Si personne ne le sait, comment pourrais-tu le savoir ? » « Je l'ai entendu quelque part et si je te le dis ça veut dire que celui qui me l'a dit existe. » Bien sûr, on ne pouvait pas répandre bruyamment la nouvelle mais l'après-midi, après que je les ai avertis au sujet de Mussolini, Cicalino, Bruno de Marco et moi on est allés faire la fête au Pizzico, chez Lisa. En rentrant chez nous, on n'arrêtait pas de chanter une chanson dont malheureusement je ne me souviens pas très bien des paroles :

*Descendez du trône, lâches  
Déposez vos drapeaux  
Le soleil de l'avenir se lève*

puis il me semble qu'elle faisait comme ça :

*Les seigneurs qui ne font rien  
Nous ont promis un lendemain  
Et un lendemain nous attendons encore...*

Le soir même, comme tous les dimanches, il y avait le cinéma et, quand les gens ont commencé à sortir, vers onze heures, ils étaient tous bouche bée d'avoir entendu à la radio que Mussolini était tombé. Il a été arrêté peu de temps après, je ne me rappelle pas quand précisément, et a été transporté, prisonnier, dans les Abruzzes, à Campo Imperatore. C'est là que les Allemands, avec un commando et un avion, sont intervenus pour le libérer, afin de le mettre à la tête de la République de Salò, pour lui faire faire encore plus de dégâts qu'il n'en avait déjà faits. Au moment de sa chute, certains fascistes ont vraiment eu peur, à ce moment-là ils pensaient comme nous que le fascisme était fini. Mais ce sont surtout ceux qui n'étaient pas des fascistes purs et durs qui ont pris peur, ceux qui n'avaient jamais ennuyé personne. Je me souviens même d'avoir accompagné chez lui, dans la localité dite de Prato, l'un d'entre eux, apeuré et terrorisé que quelqu'un l'attende à l'Alberotorto. Mais j'y suis allé volontiers parce que c'était quelqu'un de gentil. Nous étions tous au septième ciel, les miens et moi, ainsi que tous les gens comme nous. Nous pensions vraiment qu'avec la chute de Mussolini le fascisme était fini pour de bon. Alors que le pire était encore à venir.

<sup>1</sup> Enregistrement, transcription, avertissement et notes : Gianni RONCONI. Traduction : Noémie DUINE, Jenny PICOT et Viviana AGOSTINI-OUAIFI. Relecture : Maud CHATELAIN.

Né à Strada in Casentino le 17 février 1916, Gilberto Giannotti est mort dans son village natal le 8 août 1999. Le texte publié ici est extrait de la partie centrale de son livre *Mi ricordo che...* (Castel San Niccolò, Edizioni Fruska – Gianni Ronconi, 2001), partie qui évoque en particulier la période de la Seconde Guerre mondiale. Les enregistrements des récits du témoin vont de janvier 1998 au 7 août 1999.

## 8 SETTEMBRE 1943

La seconde fois que j'ai été appelé sous les drapeaux, c'était en juillet 1943 et, quand je suis retourné au District, c'était pour me retrouver dans le même bureau où j'avais été pendant si longtemps. Mais cette fois, j'y suis resté peu de temps, seulement quelques mois, jusqu'au 10 septembre, deux jours après le sauve-qui-peut général, même celui du roi. Le 8 septembre 1943, tous à la maison. En effet, ce jour-là, le jour de l'armistice, le roi et Badoglio, qui avait été nommé chef du gouvernement à la place de Mussolini, pensèrent qu'il était préférable de se mettre à l'abri à Brindisi, là où étaient les Alliés, en se fichant complètement de l'Italie et des Italiens. L'armée se retrouva donc sans commandants, ainsi elle connut la débandade, puis la dissolution. Presque tout le monde s'échappa parce que l'important était désormais de se mettre en sécurité, loin des fascistes et des Allemands, alliés de l'Italie jusqu'au jour précédent.[...]

## LA TODT

Mussolini, après avoir été libéré par les Allemands à Campo Imperatore, se réfugia en Italie du Nord sous leur protection et c'est là que, après quelques temps, il créa la République de Salò. C'est pour ça que les fascistes ont diffusé un avis disant que tous les Italiens nés entre 1898 et 1926 devaient se présenter à la milice fasciste<sup>2</sup> pour être enrôlés. Mais comme beaucoup ne se présentaient pas, ceux de la milice allaient chercher ceux qui auraient dû se présenter, pour les enrôler de force. Et qu'ont-ils fait pour ne pas se présenter ? Ils sont allés travailler pour la Todt, à Vetrignesi. La Todt était une organisation de travail allemande et c'est à elle qu'avait été confiée la construction de la Ligne gothique. C'était encore elle qui construisait les plates-formes, les tranchées, les fortifications, les fossés antichars, et tout ce qui servirait à combattre les Américains et à les arrêter dans leur avancée, puisque les Allemands étaient persuadés que les Alliés passeraient de ce côté. Et ils payaient également, pour faire en sorte que les gens aillent travailler, mais la majeure partie n'en avait que faire d'être payée, parce que l'important était d'échapper à l'enrôlement obligatoire pour la République de Salò. On était tellement nombreux là-haut, presque tous ceux qui, selon les fascistes, devaient partir pour Salò, la « Repubblichina »<sup>3</sup>. C'est là-haut que l'on a appris ce que les Allemands avaient fait à Vallucciole<sup>4</sup>, mais pas uniquement les Allemands, parce qu'il y avait certainement parmi eux ceux de la milice fasciste. Après deux ou trois mois passés avec la Todt, on a décidé de retourner à Strada. D'une part, on avait un peu peur qu'ils finissent par nous emmener et d'autre part, on avait tous été terrorisés par ce qu'ils avaient fait à Vallucciole. Après notre retour à Strada, il me semble que c'était un lundi, une femme de Bibbiena est arrivée – elle a été par la suite assassinée par les résistants – disant que tous ceux qui voulaient être payés pour leur travail à la Todt devaient se présenter à elle à la mairie. C'était sûrement une excuse pour nous reprendre et nous emmener. Mais il me semble qu'ils se volatilisèrent presque tous et que pas même un ne se présenta, ni pour encaisser, ni pour travailler de nouveau à la Todt.

<sup>2</sup> La milice était une sorte de police fasciste qui fut introduite dans toutes les municipalités. Celui qui faisait partie de cette milice était chargé de la surveillance et du contrôle des citoyens, et plus particulièrement des antifascistes.

<sup>3</sup> *Diminutif qui a, dans ce cas précis, une valeur dépréciative. On appelle « repubblichini » tous les fascistes de la République de Salò [NdT].*

<sup>4</sup> Le 13 avril 1944 eut lieu, à Vallucciole, localité située dans la commune voisine de Stia, un véritable massacre nazi-fasciste durant lequel furent tués, sans aucune pitié, 108 civils parmi lesquels des femmes, des personnes âgées et des enfants, certains n'ayant que quelques mois.

## Margherita BIAGINI, *Frammenti di Memoria*<sup>1</sup>

Era il luglio del '44, i nazisti dopo avere fatto saltare i ponti sull'Arno si erano ritirati a nord della città<sup>2</sup>. Gli alleati[,] posizionati alla Certosa, cannoneggiavano a più non posso senza preoccuparsi troppo dove andassero a finire i proiettili. Le bombe cadevano a casaccio, colpendo la popolazione, facendo decine di vittime.

Nelle case non vi erano viveri da giorni, solo un po' d'acqua che prendevamo da un pozzo vicino facendo code interminabili.

La fame era diventata la nostra compagna, la paura invadeva la nostra vita, l'esistenza era limitata nel tempo e nello spazio, le giornate scorrevano con una lentezza soffocante nell'attesa della liberazione, i movimenti per i tanti pericoli erano limitati alla casa ed ad un piccolo tratto di strada. I nostri giuochi interrotti, la spensieratezza consumata dalla fame.

Quella mattina ci fu detto che se fossimo andati da Zulimo, un contadino del Galluzzo<sup>3</sup>, avremmo potuto avere un chilo di pane; la strada però era quella che portava alla Certosa, perciò c'erano da mettere in conto i cannoneggiamenti degli alleati, l'impresa era rischiosa ma non era possibile fare diversamente.

Vedo ancora mio fratello maggiore esultare per poter finalmente addentare del cibo.

Si offrì immediatamente di andare e scherzando disse che avrebbe camminato a zig-zag per scansare le cannonate.

Mia madre non lo permise e decise che sarebbe stata lei ad andare.

Lasciò a me ragazzina di dodici anni mia sorella e mio fratello più piccoli e partì con la promessa che avremmo avuto del pane per cena.

Era una giornata estiva, il cielo era chiaro e pulito, tanto che al guardare si poteva dimenticare lo scempio che ci imprigionava.

Ninnavo mio fratello piccolo «fate la nanna coscine di pollo»<sup>4</sup>, la cucina era priva di odori perché da tempo non si cucinavano cibi, «che il babbo è tornato da Roma», cantavo, mi sentivo irrequieta, ansiosa, senza capire il perché, «vi ha portato una bella corona» seguitavo, accarezzando la guancia di mio fratello, un'agitazione interna si era impadronita di me come per un presentimento, per calmarmi mi affacciai alla finestra e guardai il cielo, appunto.

Dopo poco udii delle voci alte, agitate, voltai lo sguardo e vidi gli uomini che trasportavano una barella con sopra adagiata mia madre; «presto, presto», gridavano, dirigendosi verso una specie di ospedaletto allestito per accogliere i tanti feriti.

Era stata colpita dalle schegge di una granata.

Urlai, urlai tanto; vidi mia madre che piangendo si copriva il viso con la coperta per impedire che noi la vedessimo.

La guerra era finita per chi abitava di là dall'Arno, l'esercito di liberazione e la V armata americana avevano liberato quella parte della città spingendo i tedeschi a nord<sup>5</sup>.

Uscimmo dal luogo dove eravamo sfollati con la stessa gioia di chi fosse stato per tanto tempo al buio e ad un tratto rivedesse la luce.

Il sole mi parve più caldo quel giorno, più splendente, il cielo sparcchiato delle nuvole era terso e compatto nel suo tenue celeste, mi sentivo avvolta in un pulviscolo luminoso. Dalla via Romana mi incamminai[,] passando per Pzza Pitti[,] verso il Ponte Vecchio. Vidi i luoghi della mia infanzia, le strade che per anni avevano allargato

<sup>1</sup> Edizione critica e note: Patrizia GABRIELLI. Rilettura: Viviana AGOSTINI-OUAIFI.

Margherita Biagini è nata a Firenze nel 1931, ha conseguito il diploma di scuola media inferiore. Ha scritto le sue memorie tra il 1997 e il 2000, il testo dattiloscritto è giunto all'Archivio Diaristico Nazionale di Pieve Santo Stefano il 14 dicembre 2000.

<sup>2</sup> Il 31 luglio 1944 l'esercito tedesco mina i ponti sull'Arno risparmiando soltanto il Ponte Vecchio. Secondo precise direttive da parte del governo tedesco, ogni casa, ogni strada, ogni ponte che potevano servire a bloccare l'accesso agli alleati dovevano esser fatti saltare in aria.

<sup>3</sup> Galluzzo è una zona alla periferia di Firenze.

<sup>4</sup> Nenia italiana molto popolare.

<sup>5</sup> Il 4 agosto 1944 vengono liberati i quartieri d'Oltrarno.

il raggio della mia casa; abitavo alla Costa San Giorgio[; ] la via Guicciardini, b.go San Jacopo, via dei Bardi, via Porta Santa Maria [erano] ridotte ad un cratere di calcinacci. Suppellettili, mobili, travi ciondolavano abbrancati a dei pezzi di parete rimasti in piedi e, come un enorme bocca spalancata, mostravano tutta la malvagità di cui era capace la stupidità umana. La guerra come una laida baldracca era entrata in modo osceno nel privato, si era abbattuta violentemente sugli esseri umani e sulle cose sconvolgendo e distruggendo il quotidiano, aveva cancellato in un sol colpo il vissuto, la memoria: là dove era scorsa la vita ora erano macerie.

Le persone chiuse in una sorda disperazione guardavano attonite, incredule, inciampando nei ricordi[.] annaspavano alla ricerca di un qualsiasi oggetto a loro appartenuto nel tentativo di recuperare un frammento di quel vissuto, di [quella] memoria, che gli erano stati sottratti.

Di fronte a quello scempio mi sentii invasa da una dolorosa malinconia, il sole non mi riscaldava più, il cielo pareva essersi incupito, prima in sordina e poi rumorosamente il pianto irruppe liberatorio, piansi con tutte le mie lacrime la mia infanzia perduta.

Fu lei, una donna minuta, molto vecchia[,] che afferrandomi per un braccio mi riportò alla realtà; da un foulard dai colori sgargianti legato sotto il mento si potevano intravedere ciocche di capelli bianchi, gli occhi azzurri, limpidi e innocenti fissavano un punto lontano e scuotendomi mi diceva: «Lo vedi anche te bambina?» Le chiesi se la sua casa era stata una di quelle, non mi rispose e, stringendomi ancora di più il braccio, mi fece un gesto vago con la testa che a me parve un sì. «Cosa dovrei vedere?» le chiesi. Allungò la mano verso un cumulo di macerie e con grande agitazione urlò: «Sì è mio lo riconosco!» Aveva riconosciuto un album per fotografie, ora lo vedeva anch'io, era uno di quegli album in stile fiorentino di color crema, tempestato di tanti gigli rossi e oro, chissà quali ricordi erano custoditi là dentro. La donna con uno scatto imprevedibile per la sua età si slanciò in avanti nell'intento di raggiungere il grande tesoro ritrovato, un giovane la trattenne offrendosi di andare a recuperarglielo, si avviò saltellando fra i detriti, vidi la sua figura asciutta[,] il suo ciuffo di capelli neri allontanarsi e percorrere quello spazio, si chinò, la sua mano si allungò per aggantare l'album, la donna esclamò: «Bravo!»

Sentimmo un boato accompagnato da una fiammata, facemmo appena in tempo a vederlo saltare in aria e venire giù come una stella cadente mentre correvamo per metterci al riparo[:] aveva inciampato in una mina tedesca inesplosa.

Insieme ad altri entrai in un portone per ripararmi, e senza rendermene conto come un automa cominciai a urlare[:]  
«Perché, perché?» chiesi; una donna mi avvolse in un abbraccio muto, mi carezzò la testa per confortarmi, furono quelle carezze a rendermi la sensazione che il sole riusciva ancora a riscaldare.

1933 Margherita âgée de 2 ans  
Margherita all'età di due anni

© Archivio privato M. Biagini.  
Foto tratta dal libro di memorie di M. Biagini,  
*Legami*, introd. A. Scattigno, Firenze,  
Tipografia Moderna, 2011, p. 32





1939 Piazzale Michelangelo  
Margherita à côté de sa maman, avec toute sa famille  
Margherita accanto alla mamma, con tutta la famiglia

© Archivio privato M. Biagini.  
Foto tratta da M. Biagini, *Legami*,  
introd. A. Scattigno, Firenze, Tipografia  
Moderna, 2011, p. 36



Le Ponte Vecchio après la Libération de Florence d'août 1944  
Il Ponte Vecchio dopo la Liberazione di Firenze dell'agosto 1944

© Istituto Storico della Resistenza in Toscana (ISRT)

## Margherita BIAGINI, *Fragments de mémoire*<sup>1</sup>

On était en juillet 44 ; les nazis, après avoir fait sauter les ponts sur l'Arno, s'étaient retirés au nord de la ville<sup>2</sup>. Les Alliés, positionnés à la Certosa, tiraient des coups de canon à n'en plus finir, sans trop s'inquiéter du point de chute des projectiles. Les bombes tombaient tout à fait au hasard, et touchaient la population, faisant des dizaines de victimes.

Dans les habitations, il n'y avait plus de vivres depuis des jours ; on prenait seulement un peu d'eau dans un puits voisin après avoir fait une queue interminable.

La faim était devenue notre compagne, la peur envahissait notre vie, et notre existence était limitée dans le temps et dans l'espace. Les journées s'écoulaient avec une lenteur suffocante dans l'attente de la libération. Les déplacements, à cause de tous ces dangers, étaient limités à la maison, et à un petit bout de route. Nos jeux, interrompus, notre insouciance, consommée par la faim.

Ce matin-là, on nous avait dit que si on allait chez Zulimo, un paysan du Galluzzo<sup>3</sup>, on pouvait avoir un kilo de pain, mais la route était celle qui menait à la Certosa. Il fallait donc prendre en compte les tirs des canons des Alliés. L'entreprise était risquée, mais il était impossible de faire autrement.

Je vois encore mon grand frère exulter à l'idée de pouvoir enfin mordre à pleines dents de la nourriture.

Il se proposa aussitôt d'y aller, et il nous dit en blaguant qu'il marcherait en zigzag pour éviter les tirs des canons.

Ma mère ne le lui permit pas, et décida que c'était à elle d'y aller.

Elle m'a laissé à moi, fillette de douze ans, ma petite sœur et mon petit frère et est partie en promettant qu'on aurait du pain pour le dîner.

C'était une journée estivale, le ciel était clair et dégagé, à tel point qu'en le regardant, on en oubliait presque l'horreur qui nous emprisonnait.

Je chantais à mon petit frère la berceuse « faites dodo, petites cuisses de poulet »<sup>4</sup>. La cuisine n'avait plus toutes ces odeurs, parce qu'on n'y faisait plus à manger depuis un bon moment. « Parce que papa est rentré de Rome. » Je chantais, j'étais nerveuse, anxieuse, sans savoir pourquoi, « il vous a apporté une belle couronne », je continuais en caressant la joue de mon petit frère, une agitation interne s'était emparée de moi, comme si j'avais un pressentiment. Pour me calmer, je me suis mise à la fenêtre, et j'ai regardé le ciel, justement.

Peu de temps après, j'ai entendu des cris et des voix excitées. J'ai tourné la tête, et j'ai vu des hommes transporter une civière sur laquelle ma mère était allongée. « Vite, vite », criaient-ils, en se dirigeant vers une sorte de mini-hôpital arrangé pour accueillir les nombreux blessés.

Elle avait été touchée par les éclats d'une grenade.

J'ai hurlé, j'ai beaucoup hurlé. J'ai vu ma mère qui pleurait tandis qu'elle se couvrait le visage avec une couverture pour empêcher qu'on la voie.

La guerre était finie pour ceux qui habitaient de l'autre côté de l'Arno. L'armée de libération et la 5<sup>e</sup> armée américaine avaient libéré cette partie-là de la ville en repoussant les Allemands au nord<sup>5</sup>.

Nous sommes sortis de là où nous nous étions réfugiés avec la même joie que quelqu'un qui reverrait tout à coup la lumière après être resté longtemps dans l'obscurité.

<sup>1</sup> Établissement du texte et notes : Patrizia GABRIELLI. Traduction française : Anaïs DOUBLET et Viviana AGOSTINI-OUAFI. Relecture : Maud CHATELAIN.

Margherita Biagini est née à Florence en 1931. Elle a obtenu le diplôme du brevet des collèges. Elle a écrit ses mémoires entre 1997 et 2000. Le texte dactylographié est parvenu à l'Archivio Diaristico Nazionale de Pieve Santo Stefano le 14 décembre 2000.

<sup>2</sup> Le 31 juillet 1944, l'armée allemande mine les ponts sur l'Arno. Seul le Ponte Vecchio fut épargné. Selon des directives très précises de la part du gouvernement allemand, chaque maison, chaque route, chaque pont qui pouvait servir à bloquer l'accès aux Alliés devait être détruit.

<sup>3</sup> Galluzzo est une zone en périphérie de Florence.

<sup>4</sup> Berceuse italienne très populaire.

<sup>5</sup> Le 4 août 1944, les quartiers d'« Oltrarno » sont libérés.

Le soleil me parut plus chaud ce jour-là, plus brillant ; le ciel, débarrassé des nuages, était limpide et uniforme de son bleu clair, je me sentais comme enveloppée de poussière lumineuse. Je me suis acheminée de la Via Romana vers le Ponte Vecchio, en passant par Piazza Pitti. J'ai vu les lieux de mon enfance, les rues qui pendant des années avaient élargi le rayon de ma maison. J'habitais à la Costa San Giorgio ; la Via Guicciardini, le Borgo San Jacopo, la Via dei Bardi, la Via Porta Santa Maria, tous réduits à un cratère de gravats. Ustensiles, meubles, poutres se balançaient, accrochés à des pans de murs restés debout, et telle une énorme bouche grande ouverte, ils montraient toute la cruauté dont était capable la stupidité humaine. La guerre avait pénétré de façon obscène dans notre vie privée comme une répugnante prostituée et s'était abattue violemment sur les êtres humains et sur les choses en bouleversant et en détruisant le quotidien ; elle avait effacé d'un seul coup le vécu, la mémoire : où il y avait eu la vie, il n'y avait maintenant plus que des ruines.

Les gens, renfermés dans leur désespoir, regardaient stupéfaits, incrédules, trébuchant dans leurs souvenirs ; tous s'agitaient furieusement à la recherche du moindre objet leur ayant appartenu, pour tenter de récupérer un fragment de ce vécu, de cette mémoire, qui leur avaient été dérobés.

Face à cette horreur, je me sentis envahie d'une douloureuse mélancolie. Le soleil ne me réchauffait plus, le ciel semblait s'être assombri. Tout d'abord en sourdine, puis bruyamment, les larmes surgirent en un flux libératoire, je pleurai de toutes mes larmes mon enfance perdue.

Ce fut elle, une femme menue, très vieille, qui en me tenant par un bras, me ramena à la réalité. Sous son foulard aux couleurs vives attaché sous le menton, on pouvait apercevoir des mèches de cheveux blancs. Ses yeux bleus, limpides et innocents, fixaient un point au loin. Elle m'a dit en me secouant : « Toi aussi, tu le vois, ma petite ? » Je lui ai demandé si elle avait habité une de ces maisons, elle ne m'a pas répondu, et me serrant encore plus le bras, elle m'a fait un vague signe de la tête qui m'a semblé vouloir dire oui. « Qu'est-ce que je devrais voir, lui demandai-je ? » Elle a allongé sa main vers un tas de ruines et a hurlé, tout agitée : « Oui, c'est le mien, je le reconnais ! » Elle avait reconnu un album de photographies. À présent je le voyais moi aussi, c'était un de ces albums de style florentin de couleur crème, parsemé de lys rouges et or. Qui sait combien de souvenirs étaient renfermés là-dedans. La femme, d'un élan imprévisible pour son âge, se lança en avant dans l'intention d'arriver jusqu'au grand trésor retrouvé. Un jeune homme la retint, se proposant d'aller le lui récupérer. Il s'en approcha en sautillant parmi les débris ; je vis sa silhouette décharnée et sa touffe de cheveux noirs s'éloigner et traverser cet espace ; il se baissa, sa main s'allongea pour attraper l'album, la femme s'exclama : « Bravo ! »

Nous avons entendu le grondement d'une explosion accompagné d'une flambée et avons à peine eu le temps de le voir sauter dans les airs et retomber par terre comme une étoile filante, tandis que nous courions pour nous mettre à l'abri : il avait marché sur une mine allemande intacte.

Nous nous sommes réfugiés avec d'autres personnes dans l'entrée d'une maison, et sans m'en rendre compte, comme un automate, j'ai commencé à hurler en demandant : « Pourquoi, pourquoi ? » ; une femme me prit dans ses bras sans parler, me caressa la tête pour me réconforter, et ce furent ces caresses qui me redonnèrent la sensation que le soleil pouvait encore réchauffer.

Plaquette bilingue fr.-it. / it.-fr.  
*Récits de Normands et de Toscans*  
**Téléchargeable sur le site web**

Opuscolo bilingue fr.-it. / it.-fr.  
*Racconti di normanni e di toscani*  
**Scaricabile dal sito web**

## Aperçu du haut de la page d'un récit /

**Anteprima della parte superiore della pagina di un racconto**

**MÉMOIRES DE GUERRE**

TÉMOIGNAGES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Français | English | Deutsch | Italiano | Русский

Recherche

TÉMOIGNAGES    ÉVÉNEMENTS    ACTIVITÉS SCIENTIFIQUES    ACTIVITÉS ÉDUCATIVES

Accueil

Chapitres

- PRÉLIMINAIRES
- LE DÉBARQUEMENT
- LES BOMBARDEMENTS
- L'EXODE
- LE RETOUR À SAINT-LÔ
- CONSTATATIONS

Eté 1944

Auteur: LEBAS Julien

Julien Le Bas est âgé de 20 ans en 1944 et il est domicilié à Saint-Lô. Cinquante-cinq ans après, il rédige ce témoignage.

**PRÉLIMINAIRES**

Hormis quelques bombes allemandes tombées au village de Villeneuve, route de Torigni-sur-Vire, en 1940, et deux bombes incendiaires anglaises détruisant deux maisons rue de la Marne<sup>1</sup>, en 1941 ou 1942, nous n'approchions la guerre qu'à travers les escadrilles alliées qui allaient ou revenaient de mission.

**LE DÉBARQUEMENT**

Avec le débarquement sur nos plages toute la région se trouve d'un coup en première ligne et Saint-Lô devient un objectif militaire de première importance<sup>2</sup>.

Alors que nous sommes à l'écoute d'un bruit insolite pareil à un roulement de tambour, venant de la côte du Calvados, ce soir du 5 juin, nous subissons la première alerte sérieuse.

Il pouvait être minuit, les batteries de DCA<sup>3</sup> épargnées autour de la ville se mirent à tirer sur un avion qui ne devint visible qu'au moment où, atteint par un projectile, il prit feu à l'aplomb du théâtre et s'écrasa à proximité d'une ferme, non loin du pont de Gourfaleur.

Une ferme incendiée de laquelle la mère et les enfants furent sauvés de justesse, les corps carbonisés des aviateurs réduits aux dimensions d'une taille d'enfant, sont les premières visions d'horreur d'une bataille qui allait nous en réservier bien d'autres.

La journée du 6 juin devait être très mouvementée. La centrale électrique d'Agnéaux<sup>4</sup> et la gare étaient attaquées en piqué par des chasseurs bombardiers. De la rue Valvire où je travaillais, j'ai assisté de très près à cette action. Cette centrale électrique, en alimentant une bonne partie de la Manche, est un point névralgique. Quatre avions américains se dessuyaient le feu de la D<sup>5</sup> chargent de la détruire en cette matinée du 6 juin. route de Carentan. L'ensemble ferroviaire était alors devenu inutilisable.

Dans l'après-midi, les premiers prisonniers américains arrivèrent à la Feldkommandantur<sup>5</sup> : des parachutistes de la région de Sainte-Mère-Église, solides gaillards, barbouillés de noir, revêtus d'un équipement tout nouveau pour nous.

Déjà la joie et l'inquiétude alternaient : le Débarquement réussirait-il ? Qu'allait-il se passer maintenant ? Quel serait notre lot ?

Cette guerre libératrice, que nous espérions de tout cœur, n'était-elle pas réservée au Nord de la France, à la porte de l'Angleterre ? Non[,] c'est la Basse-Normandie qui avait été choisie.

Vers 19 h 30, au bar de mes parents, un soldat allemand, vétéran de 1914, après avoir bu son petit « calva » habituel, nous lança en partant[...] : « Américains boom boom, grand malheur. » Il ne nous restait qu'une demi-heure de tranquillité !

**LES BOMBARDEMENTS**

Nous allions nous mettre à table aux environs de 20 heures quand mon attention fut attirée par un bourdonnement d'avions. En quelques secondes, toute la famille était dehors, scrutant le ciel. Nous vîmes bientôt apparaître au-dessus de grands hêtres deux formations de fortresses volantes, venant de l'est[,] à très haute altitude. Deux fusées blanches se détachèrent de l'avion de tête et aussitôt les bombes furent larguées.

D'abord petits points noirs, elles grossirent à vue d'œil, tombant en biais dans un vacarme épouvantable, vers le centre de la ville. J'étais pétrifié ! Ne pouvant détacher mon regard de cette masse tonitruante, restant debout malgré les ordres paternels et les lois élémentaires de la sécurité. Ce fut un horrible fracas suivi d'un nuage de poussière si opaque que du haut de la rue du 80ème il était impossible de distinguer la ville<sup>6</sup>.

Langues disponibles

Parcours narratif

Photos du témoignage

Informations du document

Numéro archivage:

Numéro: TE593  
Lieu: Mémorial caen

It recueilli par:  
Etienne Marie-Orleach

Récit présenté par:  
Etienne Marie-Orleach

En collaboration avec:

en collaboration avec:  
Viviana Agostini-Ouafi

Relecture:  
Maud Châtelain

Mots clés:

France, Normandie (France), Manche (Normandie), 1944-1945 (Libération), Campagnes et batailles, Bombardement



Album fotografico con copertina tipica fiorentina  
Album photographique avec couverture typique florentine

© Photo Mauro Magrini



Sabots de paysans normands  
Zoccoli di contadini normanni

© Photo Grégory M. Houdusse/  
Musée du Bocage normand, ferme de Boisjugan Saint-Lô



Boîtes à beurre du Cotentin  
Barattoli portaburro del Cotentin

© Photo Grégory M. Houdusse/  
Musée du Bocage normand, ferme de Boisjugan Saint-Lô